

An aerial photograph of a vineyard serves as the background. A road winds through the vines, and a small cluster of buildings is visible on the left. The entire image has a soft, ethereal glow.

Jean

A portrait of a man and a woman is overlaid on the right side of the image. The man, in the center, is wearing a suit and tie. The woman, on the right, is wearing glasses and a blue sweater. They are both smiling.

Lucette BACH-MOREL

Préface

***Après avoir lu « Gabriel, l’Africain », livre dans lequel je racontais l’histoire de mon grand-père, mes enfants et mes amis m’ont dit :
« Tu ne parles pas assez de ton père ».
Ils avaient raison, et c’est pour cela, qu’après avoir laissé cette idée mûrir en moi, j’ai décidé de me lancer dans cette nouvelle aventure.***

Lettre à mon père :

« mon cher Papa.

J’ai toujours eu un gros problème avec toi. Je t’aimais très fort, je te craignais beaucoup (bien à tort car tu n’as jamais levé la main sur moi), mais j’avais du mal à supporter ton mauvais caractère. Il faut dire que Maman occupait toute la place dans mon cœur : c’était une sainte, elle avait toujours raison et toi, bien sûr, tu avais toujours tort. Près de vous deux, je me sentais quand même aimée et protégée et c’est pour cela que la vie loin de vous, en pension, me semblait si dure.

Toi, tu m’adorais, tu étais fier de moi comme tu as toujours été fier de tes enfants et de tes petits-enfants.

Ton départ si inattendu, si imprévisible, si impensable (Tu exagérais toujours et je ne pensais pas que tu étais si malade), m’a terrassée, m’a anéantie. Pourquoi est-ce que je t’avais si mal aimé ? Pardon Papa... Mais je sais que tu étais incapable de m’en vouloir. T’en es-tu seulement aperçu ? Je suis sûre pourtant que, là où tu es, tu continues à m’aimer et à veiller sur moi et sur ceux que j’aime.

Pour essayer de mieux te comprendre, pour que tes petits-enfants qui t’aimaient tant te connaissent davantage, voilà ma contribution pour faire revivre le passé, ton passé et pour que tu restes vivant dans le cœur de ceux qui t’ont aimé. »

Pour la période allant de 1908 à 1930, j’ai utilisé les souvenirs de sa sœur Marie et les siens qu’il nous a pourtant trop peu transmis. Pour la période allant de 1930 à 1975, je me suis servi des souvenirs de mes parents et des miens bien sûr. Pour combler les trous de mon histoire et de l’Histoire, l’ordinateur et internet m’ont été d’un précieux secours.

Jean, mon père :

- Enfant vif, intelligent, plein de vie,
- Force de la nature, gros appétit, gourmand.
- Coléreux, soupe au lait. S’emballe vite mais oublie vite
- Bon, généreux.
- Ami fidèle. Il adore être entouré de monde, famille et amis.
- Aime qu’on l’aime et fait tout pour.
- Adore son métier de paysan et aime transmettre son savoir-faire à ses fils et ses neveux.
- Bon patron, exigeant sur le travail mais enseignant tout à ses ouvriers
- Très timide et peu sûr de lui.
- Mélange subtil entre son amour pour la nature et son désir de la dompter.

Sa famille :

- Il est en admiration devant son père et adore sa mère.
- Très proche de son frère Joseph, il est son complice.

- « grand frère » et protecteur avec Maurice. Il y aura souvent des malentendus et des mésententes entre eux.

- « Frère et sœur ennemis » avec Marie. Ils ne régleront jamais leurs conflits d’enfance. A 92 ans, Marie dira : « Ma mère n’aimait que ses garçons » et Jean disait : « Mon père cédait tout à sa fille ».

Dans son foyer :

Mari attentif mais peu démonstratif. Disputes nombreuses avec Thérèse. Jean grogne tout le temps, mais il oublie vite alors que Thérèse boude.

Jean représente l’autorité. Il est sévère avec ses enfants mais juste et il n’a jamais recours à la violence. Après chaque bêtise, Thérèse dit : « Tu vas voir, je vais le dire à Papa » et elle le fait. Les enfants adorent leur père mais ils le craignent.

Toute permission, quelle qu’elle soit, passe par le verdict de Jean. La procédure est toujours la même : on en parle à maman, qui en parle à papa et la permission est accordée ou pas.

Jean est aussi le porte-monnaie et le gestionnaire. C’est lui qui décide : « On va au cinéma ou pas. On va à la plage ou pas. On achète ou pas... » Mais, quand ses moyens le lui permettent, il sait aussi être très généreux. Intransigeant sur les grandes valeurs morales qu’il inculque à ses enfants : Politesse, amour du travail bien fait, amour de la Patrie et non-violence physiques.

Mon père et moi :

Je supportais très mal son mauvais caractère. Depuis toujours, j’avais l’impression que c’était aux dépens de Maman qui pour moi était une sainte et ne pouvait avoir tort. Il avait tendance à toujours tout exagérer et j’avais pris l’habitude de ne le croire qu’à moitié. L’image de ma mère « sainte » s’est complètement effritée lorsque j’ai vécu près d’elle puis avec elle. Elle n’était, évidemment qu’une femme ordinaire avec de grandes qualités et de nombreux défauts.

Un énorme sentiment de culpabilité m’a alors envahi. J’avais trop rapidement, et sans discernement, mis mes parents dans des cases, ne leur laissant aucune chance d’être tout simplement eux-mêmes.

J’ai longuement parlé de Maman et aujourd’hui je vais essayer de mettre en lumière Jean, mon père qui m’adorait et que j’ai si mal aimé.



1966 dans le Lot

Enfance

A Mateur, petite localité de la vallée de la Medjerda, au nord-ouest de la Tunisie, le printemps est radieux en ce mois de mai 1908. Le Protectorat français, officialisé par le Traité du Bardo signé le 12 mai 1881, a permis à la France d'asseoir sa domination sur ce territoire d'Afrique. De gros investisseurs, des banques, des sociétés mais aussi de riches particuliers s'y sont installés. De plus en plus nombreux, des paysans français pauvres, encouragés par la politique coloniale de la France, sont venus, eux aussi, tenter leur chance dans ce pays. Avec les Italiens et les Maltais, présents sur ce territoire avant le Protectorat, ils occupent des places de contremaîtres agricoles pour encadrer la paysannerie locale et mettre en valeur ces terres riches mais depuis trop longtemps abandonnées. N'oublions pas que les Carthaginois puis les Romains en avaient déjà fait, autrefois, de riches territoires agricoles.

Gabriel Bach est originaire du Lot et travaille pour un gros propriétaire de la région. Au bout de quelques années, avec son frère Louis, il achète une maison à Mateur. Cette maison est suffisamment vaste pour abriter les deux familles. Gabriel et sa femme Jeanne ont une petite fille de 2 ans Marie. Quant à Louis et sa femme Micheline qui est la sœur de Jeanne, ils ont déjà 4 enfants. En cette année 1908, les deux sœurs sont enceintes.

Le 23 mai, à 7 heures du matin, Jeanne met au monde son premier garçon. Quelle joie pour la petite famille. Ils le prénomment Jean, Henri. C'est un beau bébé, robuste, braillard et toujours affamé. Micheline, elle, donne naissance à son cinquième garçon, Elie, Alcide.

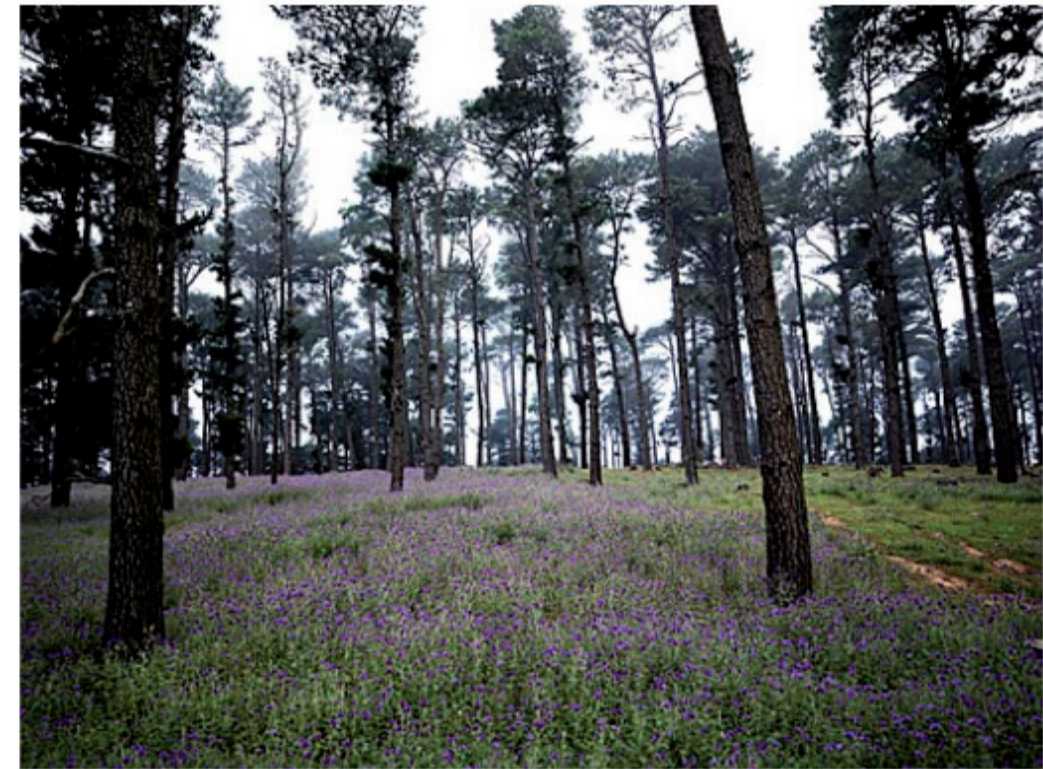
Le 10 mai 1910, la famille s'agrandit encore avec l'arrivée, d'Alfred, Joseph qu'on appellera toujours Joseph. Le 5 avril 1912, c'est une adorable petite Angèle qui vient compléter la tribu.

Gabriel et Jeanne mènent une vie simple et laborieuse. Les enfants grandissent sans problèmes, quand tout à coup, le malheur fond sur eux. Angèle, petit ange blond de 20 mois, décède après une courte maladie inexplicable. Ce décès laisse toute la famille anéantie de douleur. Jean a 4 ans, et c'est pour lui son premier souvenir et son premier gros chagrin d'enfant.

Il comprend tout à coup la signification du mot mort qu'il utilisait si souvent dans ses jeux de garçons sans en comprendre le sens réel. Angèle ne sera plus jamais là avec sa joie et ses rires. Il se demande aussi ce qui pourra atténuer le chagrin et la douleur de ses parents. A cette époque, on n'aide pas les enfants à mettre des mots sur leurs émotions et puis les parents ont déjà tant de mal à gérer les leurs.

De plus Jean est un garçon et il a déjà compris qu'un garçon doit être fort. Alors il ravale sa peine et finit par oublier.

La Kroumiri :



© Nicolas Fauqué / www.imagesdetunisie.com

Située dans le nord-ouest de la Tunisie, la Kroumirie correspond à de modestes montagnes, forestières et pluvieuses. Culminant à la frontière algérienne (djebel Ghorra : 1 203 m), ces montagnes se situent généralement vers 900 mètres et s'abaissent assez régulièrement vers l'est, où les collines des Mogods ne dépassent guère 500 mètres. Leur relief oppose de longues échines gréseuses à des dépressions argileuses développées dans une nappe de charriage du Numidien (Oligocène). Il doit à une forte pluviosité annuelle (1 000-1 500 mm) des versants chaotiques modelés par une active solifluxion. Cette pluviosité explique aussi la remarquable couverture forestière des hauteurs gréseuses. Avec son sous-bois dense (arbousier, myrte, ciste), la forêt de chênes-lièges est la plus étendue, devant celle de chênes zéens, localisée dans les vallons humides, et celle de chênes kermès, occupant les vallons les plus secs. Cantonnée dans de vastes clairières, la population vit des modestes ressources de l'agriculture et de l'exploitation de la forêt. L'élevage des bovins et des chèvres repose sur une transhumance qui conduit les troupeaux de la forêt (d'octobre à mars) aux plaines du pourtour (d'avril à septembre).

texte extrait de l'Encyclopédie Universalis



La Kroumirie



Transhumance en Kroumirie

Le père de Jean travaille dans une ferme dont le propriétaire possède aussi un beau troupeau de porcs élevés en plein air. Du début de l'été à la fin de l'automne, la famille Bach et le troupeau de porcs partent en transhumance pour la Kroumirie. Située au nord-ouest de la Tunisie, cette région de modestes montagnes est très pluvieuse ce qui explique sa remarquable couverture forestière. La vaste forêt de chênes lièges, abrite des sous-bois où poussent arbousiers, myrtes et cistes. Dans ces montagnes pratiquement inhabitées, les porcs trouvent une nourriture abondante et variée.

Le patron de Gabriel y possède un domaine. Dans une vaste clairière il a fait bâtir deux abris charpentés couverts de tuiles rouges. L'un sert de refuge aux porcs pour la nuit et l'autre abrite la famille du berger. Comme son frère et sa sœur, Jean adore cette vie de nomade. Ils vivent en pleine nature, ils sont libres et les contraintes sont pour eux des vrais plaisirs. Il y a d'abord la corvée de bois pour le fourneau et pour le four à pain. Tout autour de la maison, poussent des genêts épineux qui font un excellent combustible. Les épines n'épargnent ni les petites mains qui s'aventurent dans les buissons, ni les petits pieds qui piétinent les branches pour essayer de faire des petits fagots transportables. Les enfants saignent, pleurent parfois, mais rentrent triomphants à la maison avec leur précieux chargement. Tout est très vite oublié quand leur mère sort du four un pain doré et croustillant. Jean, le gourmand, ne rechigne jamais pour la corvée de bois parce qu'il sait qu'elle est promesse de bonnes choses à manger. Il aime aussi les promenades dans la forêt avec ses parents à la recherche des « arbres à fraises ». On appelle ainsi les arbousiers, petits arbustes sauvages qui en automne se couvrent de petits fruits rouges à la chair molle, un peu farineuse, acidulée et sucrée. Les enfants, bien sûr en mangent plus que de raison, mais ils doivent aussi remplir leur petit panier afin que leur mère puisse confectionner de délicieuses confitures. Ils ramassent aussi les baies noires des myrtes qui aromatisent les plats de viande et de gibier. Le bois de cet arbuste sera brûlé en fumigation pour parfumer les pièces de la maison et ses feuilles séchées parfumeront les armoires.

Ces longues balades dans la nature et au grand air, sources de joie, de cris et de jeux, rendent bien lourdes les petites jambes des enfants mais leur promettent aussi de bonnes nuits de sommeil sans cauchemar. Mateur, « la ville » est à 40 km, le boucher aussi. Il faut des protéines animales pour ces enfants en pleine croissance. Gabriel, le berger, sans relâcher la surveillance du troupeau, se fait aussi chasseur, et quand il rentre le soir, sa gibecière contient suivant les jours, lapins, lièvres, perdreaux ou autres oiseaux comestibles.

Jean accompagne son père quelquefois et prend très tôt un grand plaisir pour la chasse. Dans la forêt, en automne, poussent aussi de nombreux champignons. Jean, comme son frère et sa sœur, comme tous les enfants de cet âge, a une âme de cueilleur légué sans doute par ses ancêtres paysans Lotois. Avec l'aide de son père, il apprend très vite à reconnaître les espèces comestibles. Rapporter un plein panier ou quelques champignons serrés dans un pan de sa chemise, le gonfle de fierté et le conforte dans l'idée que si petit soit-il, il contribue, lui aussi, à nourrir la famille. Il est trop jeune pour chasser avec son père mais il sait poser des pièges avec des pierres plates pour attraper des petits oiseaux.

Il est aussi un excellent chasseur d'escargots. Jeanne, sa mère qui n'est pas une paysanne de naissance, a eu du mal à s'adapter à cette vie rude. Dans la montagne, le confort est plus que succinct et nourrir sa famille avec les produits des cueillettes et de la chasse demande un sérieux apprentissage. Elle apprend vite pourtant, et Gabriel, habitué à la vie rude de son Causse natal, dans le Lot, sait lui faire aimer cette nature fruste mais au combien généreuse. Patiemment aussi il lui enseigne les recettes de sa mère.

De Mateur à Aïn Battaria :

Un jour pourtant, tout cela va s'arrêter. Gabriel restera seul dans la montagne en automne car pour les enfants commence le temps de l'école. Jean est vif et intelligent et il apprend très vite à lire, à écrire et à compter. Cependant, l'école reste une épreuve pour lui, car il doit apprendre à rester assis, à ne pas bouger sans cesse, à ne pas bavarder et à ne pas chahuter. Ses bulletins de notes se suivent et se ressemblent : 10 partout et 0 de conduite. (Quand mon père nous racontait cela, avec une certaine fierté, j'ai longtemps cru qu'il exagérait. Et puis, un jour, dans ma pension de Zaghouan, qui fut aussi la sienne, j'ai retrouvé dans la bibliothèque, d'anciens relevés de notes. J'ai cherché fébrilement dans les années 1921, 1922 et j'ai trouvé Jean Bach avec des 10 partout sauf en conduite. Moi qui était une élève sage et docile, j'étais un peu outrée par les zéros de conduite, mais j'étais aussi très fière de ses excellents résultats qui confirmaient ce que je savais déjà : Mon père était très intelligent.)

Avec l'insouciance qui caractérise les enfances heureuses, les enfants grandissent. Jean s'entend bien avec Joseph et il est un grand frère attentif et protecteur. Pour ce qui est des relations avec sa sœur Marie, c'est une autre histoire. Il la trouve autoritaire et pleurnicharde, elle le trouve bruyant et brutal. Il refuse de lui obéir et elle ne le supporte pas d'autant plus que le rôle de « chef » lui est assigné par sa mère : « Surveillance tes frères ».

Dans ce petit monde enfantin, il y a aussi les cousins, qui habitent l'autre partie de la maison de l'autre côté de la cour commune. Ils vivent tous comme les enfants d'une seule et même famille. Les papas sont frères et les mamans sont sœurs. A la maison on parle français mais les enfants apprennent très vite l'italien que parlent les mamans entre elles. Ils comprennent un peu aussi le patois occitan que parlent les deux pères. Dans la rue on parle arabe bien sûr, et très vite cette langue n'aura plus de secrets pour eux. Pour Jean, ce sera sa deuxième langue orale, sa langue de la rue et sa langue de travail quand il sera adulte. L'Education Nationale coloniale de l'époque a l'intelligence de proposer, à l'école, un enseignement de l'Arabe parlé. Ainsi Jean obtient son Certificat d'Etudes en 1922 avec l'option « Arabe parlé ». Elle prépare aussi ces petits Français, enfants de colons, à leur futur métier d'agriculteur. Jean quitte l'école avec un certificat de « greffeur d'oliviers ». Ce savoir-faire et la pratique de l'Arabe seront de sérieux atouts pour lui dans le métier qu'il a choisi de faire : colon. Très jeune, cette idée s'est imposée à lui de façon naturelle : « Quand je serai grand je serai colon comme mon père ». C'est ainsi qu'à l'époque, on nommait le paysan colonial sans que ce terme ait le sens péjoratif qu'on lui donne aujourd'hui.



Tunis 1916

Joseph, Jean, Jeanne avec Maurice sur les genoux, Gabriel et Marie

En 1914, un événement important se prépare : La naissance prochaine d'un petit frère ou d'une petite sœur. Le 20 octobre, c'est un petit Maurice qui arrive dans la famille à la grande joie de tous. Les adultes sont inquiets. La guerre gronde sur le sol de France depuis le mois d'août. C'est bien loin de la Tunisie, mais Gabriel est un patriote sincère. Il aime son pays et veut le défendre. De nombreux jeunes hommes ont déjà été mobilisés en France et dans les colonies. Gabriel a 38 ans et 4 enfants. Cela le protège pour le moment et puis il est sûr que cette méchante guerre ne durera pas longtemps. Même si on ne dit rien aux enfants, même si, à Mateur, il n'y a pas encore la radio et encore moins la télé, Jean, du haut de ses 6 ans, ressent l'inquiétude de sa famille et entend des bribes de conversations. La guerre, il y joue avec son frère, ses cousins et les copains de l'école, mais dans leurs jeux les morts se relèvent très vite et on passe à autre chose. Jean a compris que certains amis ou connaissances sont partis et ne reviendront peut-être jamais. Dans ces moments d'angoisse, il se serre contre son père ou met sa main dans celle de son oncle. Ils sont bien là, près de lui, et c'est surtout cela qui compte pour continuer à vivre sa vie d'enfant.

Une année plus tard, pourtant, Gabriel est mobilisé à Tunis au Train des Equipages, 16^{ème} escadron, 11^{ème} compagnie. Il retrouve la vie de soldat de son service militaire. Jeanne est seule avec les enfants. Heureusement, Louis n'a pas été mobilisé. Jeanne obtient des bourses et envoie Jean et Joseph, dans un excellent pensionnat public à Souk El Kémis.

Pour les garçons, c'est dur de quitter la maison. Joseph n'a que 6 ans et Jean 8. Pour la rentrée, Oncle Louis les accompagne par le train. Après une bonne heure de trajet, les deux petits garçons découvrent leur nouvel univers et c'est en retenant leurs larmes, qu'ils disent adieu à leur oncle et commencent leur première année scolaire loin de la maison.

Jean, pourtant, va très vite s'habituer à la pension. Il n'est pas malheureux, il aime l'école, il apprend vite et ses maîtres l'aiment bien malgré sa conduite qui n'est pas toujours exemplaire. On dirait aujourd'hui que c'est un enfant hyperactif. Il a besoin de bouger, de remuer, de changer souvent d'activités. Il a plein de copains pour les jeux ou pour les bagarres mais son meilleur ami c'est son petit frère qui est sage et timide, et qu'il protège. Il a un appétit d'ogre et même si la nourriture est médiocre, il dévore. Il est aussi, très gourmand et regrette souvent les pâtisseries de sa mère. Pour les vacances de Noël et de Pâques, les deux enfants joyeux et excités prennent tout seuls, le train qui les ramène à la maison. Pour eux, c'est l'aventure. La ligne de chemin de fer qui relie Tunis à Ghardimaou, à la frontière algérienne, traverse la Tunisie d'ouest en est sur 196 Km. Elle a été construite par les Français en 1880 et a permis d'acheminer rapidement des troupes venant d'Algérie au moment de l'établissement du Protectorat sur la Tunisie. Jean ne connaît pas cette histoire tunisienne. À l'école, comme tous les petits Français, il n'apprend que l'histoire de France. Il y a une centaine de Km entre Souk el Khémis et Mateur et durant l'heure et demie de trajet, Jean et Joseph, le nez collé sur le carreau du compartiment, regardent défiler les paysages verdoyants de la vallée de la Medjerda. Jean pense à son oncle Louis. Sa mère lui a écrit pour lui annoncer la terrible nouvelle : Oncle Louis est mort brusquement à 46 ans d'une pneumonie. Jean adorait son oncle et soudain il a très peur pour son père, là-bas, sur les champs de bataille en France.

Sur le quai de la petite gare de Mateur, Jeanne attend ses garçons avec impatience. Très vite, ils oublient la pension et retrouvent avec joie les cousins mais leurs jeux n'ont plus la même couleur à cause de l'absence des papas. Les nouvelles de Gabriel sont aussi bonnes que possible. Il est sur le front et dans ses rares lettres, il ne raconte pas toutes les horreurs de cette guerre et sa vie épouvantable dans les tranchées. Jeanne ne dit rien aux enfants, mais derrière ses sourires crispés, Jean sent bien l'inquiétude de sa mère. Il est presque soulagé de repartir en pension et d'échapper à cette atmosphère lugubre qui ne convient pas à un petit garçon de 8 ans plein d'énergie et de joie de vivre. A Mateur les femmes sont habillées de noir, on chuchote presque et l'on ne parle que de guerre et de morts. A Souk el Khémis, il va retrouver les amis, rire, jouer et se faire punir...La Vie quoi !!

Le 11 novembre 1918, à Souk el Khémis, comme en France et comme partout dans le monde où il y a des Français, un cri de joie retentit : « La guerre est finie ». Toutes les gorges se desserrent, les larmes coulent, la joie inonde les cœurs et les corps. On rit, on pleure, on chante la Marseillaise, on prie pour les morts et on attend avec impatience le retour des soldats. Pour Jean, une seule chose compte : son père va rentrer et tout va recommencer comme avant.

Pourtant, l'attente va être longue, car Gabriel ne regagnera Mateur qu'à l'automne 1919. Les garçons ont quitté leur pension car Jeanne n'a plus de bourses et ils vont à l'école à Mateur avec leurs cousins. Jean a du mal à reconnaître cet homme qu'il avait sans doute idéalisé dans ses tristesses et dans ses rêves d'enfant. Gabriel est amaigri, il est souvent triste et lointain. Il se fâche souvent quand les enfants se chamaillent ou font trop de bruit. Il n'a plus de travail. Son frère Louis lui manque beaucoup et son village natal Roquecave aussi. Il sait qu'il n'y retournera pas. Son père est mort en 1913, sa mère en 1916 et son frère Ephrem a repris la petite propriété familiale. Lui, il a passé deux ans dans les tranchées où, sous la mitraille, dans la boue et le froid il a vu mourir tant de jeunes camarades. Il se sent encore cerné par la mort. Peu à peu, l'amour de sa femme et son courage, l'amour de ses enfants et leur joie de vivre lui donnent la force de dire à nouveau « oui » à la vie. Il trouve des petits boulots à droite et à gauche et tout semble recommencer « comme avant » pense Jean.

Le gouvernement colonial français n'oublie pas complètement ses soldats, partis si loin pour défendre leur pays, en laissant leurs familles avec peu de ressources. En 1920, la France achète un grand domaine non défriché dans le centre est de la Tunisie : « Le domaine de l'Enfida ». Elle le partage en lots de colonisation qu'elle met en vente. Les soldats rentrant de la guerre sont prioritaires. Naturellement, ils s'engagent à rembourser intégralement leur dette en dix ans. C'est ainsi que Gabriel achète sa propriété de Battria. Jean comprend très vite ce qui se passe car son père et sa mère sont rayonnants. Lui, ne pense qu'à une chose : « Nous allons avoir une maison avec des champs à nous et j'aiderai papa à les cultiver. Je veux être paysan comme lui ».

Pour l'année scolaire, 1920-1921, Jean et Joseph ont retrouvé la maison et l'école de Mateur. Jean est heureux de retrouver une vie de famille et la cuisine de sa mère qui lui manquait tant en pension. Sa vie d'enfant reprend des couleurs avec des rires, des pleurs, des disputes entre frères et sœur, des chamailleries avec les cousins et bien sûr des bêtises. Un jour, suivi de Joseph, il rentre triomphant à la maison avec deux canetons qu'ils ont poursuivis et capturés. Leur mère est furieuse, elle leur explique que ces canetons doivent avoir un propriétaire qui les cherche partout. Elle leur ordonne d'aller remettre leurs prisonniers là où ils les ont trouvés. Penauds, Jean et Joseph s'exécutent sans discuter. Bien sûr ils n'avaient pas réfléchi. C'était si drôle de courir après ces petites bêtes effrayées. La leçon portera. Dans la famille Bach, on ne badine pas avec le bien d'autrui. C'est ainsi que, peu à peu, grâce à l'éducation de leurs parents et, de leurs instituteurs, ils apprennent leurs droits et leurs devoirs de citoyens responsables. Mais ces grandes questions de société n'empêchent pas Jean de penser à cet avenir maintenant si proche : leur ferme, sa ferme. Il sait que désormais tout ira bien. Le bonheur convient tout à fait à son caractère jovial et plutôt optimiste.

En mars 1921, Gabriel, Jeanne et Maurice déménagent pour s'installer à Aïn Battaria près de Zriba. Jean, Joseph et Marie doivent finir leur année scolaire à Mateur sous la responsabilité de leur tante.

Les vacances de Pâques arrivent enfin. Les enfants partent en train pour rejoindre leurs parents. C'est un long voyage avec un changement de train à Tunis. Leur père les attend à Zaghouan, la gare la plus proche de leur nouvelle maison. C'est au pas d'un cheval tirant une carriole que les enfants et leur père gagnent Aïn Battaria. Il n'y a que 25 km à parcourir mais que c'est long pour Jean qui n'a aucune patience. Assis à côté de son père, il trépigne intérieurement. Zaghouan est une petite ville arabe construite au pied du Djebel (montagne en arabe) du même nom, dernière montagne avant la mer, dernier sommet de la Dorsale Tunisienne qui court d'ouest en est à travers le pays. Après un paysage de petite montagne, la route en lacets descend vers une plaine qui, au village arabe de Zriba, marque le début du Domaine de l'Enfida. L'équipage traverse des oueds (rivières en arabe) dans lesquels un mince filet d'eau, à cette saison, permet aux lauriers roses de pousser en abondance. Plaines et collines sont recouvertes d'un maquis dense et sauvage où le printemps fait naître quelques fleurs jaunes ou blanches. Jean est étonné et émerveillé. Ce paysage est si différent de celui de Mateur avec ses grands champs cultivés ou de celui de la Kroumirie avec ses vastes forêts. Bientôt c'est l'arrivée à Battria. Les indigènes disent « Aïn Battaria », l'administration coloniale française dit « Aïn Battaria » mais dans la famille Bach on dira toujours « Battria ».

Disons au passage, qu'en arabe, aïn veut dire source. Il y en a une, à Battria qui, depuis les Romains abreuve bêtes et gens de la région. C'est d'ailleurs ce qui a décidé Gabriel à choisir ce lot. Dans cette région de soleil et de sécheresse l'eau est une véritable richesse. Les garçons sautent de la charrette sitôt que leur père annonce : « On arrive ». Ils courent à perdre haleine vers leur mère qu'ils aperçoivent au bout du chemin. Elle les attend devant une petite maison blanche, entourée de vieux oliviers et de quelques autres arbres. Ils la déséquilibrent presque sous leurs baisers et l'assourdissent de leurs cris. Puis Jean regarde autour de lui. Il n'a jamais rien vu d'aussi beau. Il est au Paradis.

Après une bonne nuit de repos sur des lits de fortune Jean dit à son père : » Papa, tu es sûr ? C'est bien chez nous ? » Il se sent particulièrement concerné. Il est l'aîné des garçons donc le bras droit naturel de son père. Marie lui jette un œil noir. Bien sûr, pour elle, on lui a déjà attribué son domaine : la maison et non les champs. La jalousie tourmente son cœur. La maison, ancienne demeure des gardes forestiers du Domaine de l'Enfida, comprend trois pièces en enfilade et une vaste écurie attenante à la maison. Très succinctement meublée avec le minimum apporté de Mateur, elle est, pour Jean ses frères et sa sœur, le plus beau des palais. Gabriel et Jeanne sont très émus par le bonheur de leurs enfants. Ils savent, eux, qu'il faudra beaucoup de temps et de travail pour que cette propriété puisse un jour faire rêver quelqu'un. Qu'importe ! Jean est chez lui, ce sont les vacances et il est debout dès l'aube pour aider son père. Malgré son jeune âge, il se rend compte de l'ampleur des travaux qui les attendent. A Mateur, il avait vu des fermes entourées de vastes champs enrichis par les alluvions de le Medjerda. A Battria, rien de semblable. La propriété est formée de petites plaines parsemées de collines au pied de Djebel Zriba, dernier contrefort de la Dorsale tunisienne qui après le Zaghouan s'abaisse doucement vers la mer située à une vingtaine de Km à vol d'oiseau. Tout est recouvert de steppes et de maquis. Quelques champs ont été défrichés par le Domaine de l'Enfida mais il y a longtemps qu'ils n'ont pas été cultivés et la nature y a repris ses droits.

Durant toutes les vacances, Jean suit son père qui arpente les 193 hectares et 40 ares du Domaine de Rocquecave, nom que Gabriel a donné à sa propriété en souvenir de son village natale du Lot. Gabriel prend son fils à témoin : « Tu vois tout ce qu'il y a à faire ! Ça prendra du temps avant de pouvoir commencer à cultiver ou à planter des oliviers et des arbres fruitiers. Pour cette année, c'est fichu. Nous sommes au printemps et il est inutile de songer à la culture. J'ai envie d'acheter des porcs qui vivent en plein air comme ceux que j'avais en Kroumirie, tu t'en souviens ? » Bien sûr que Jean se souvient de la Kroumirie ! Gabriel poursuit : « En semi-liberté, ces animaux se nourrissent de ce qu'ils trouvent dans le maquis et leur viande est très appréciée des Européens. Peu de dépenses donc et un bon rapport. C'est tout à fait ce qu'il nous faut ». Jean est naturellement de l'avis de son père et il s'endort le soir les yeux pleins de rêves.

Gabriel donc, fait défricher ses terres par des nomades Tripolitains qui fabriquent artisanalement du charbon de bois. Il s'occupe de son troupeau de porcs, cultive son potager et chasse le gibier qui est très abondant car peu prélevé par les indigènes. Avec sa famille il vit en complète autarcie sur sa ferme. Le premier épicier se trouve à 10 km, le premier marché à 30 et la voiture à cheval est le seul moyen de locomotion. Gabriel, avec l'aide de ses garçons, construit un four à pain, installe des ruches, achète quelques volailles et fabrique des cages à lapins.

Fin juin les deux garçons et Marie quittent définitivement Mateur. Après les vacances d'été, Marie, qui a 15 ans, reste à la ferme et les trois garçons partent en pension à Zaghouan. Cette école primaire avec son cours complémentaire et son pensionnat ont été construits en 1911 pour accueillir les enfants des colons de la région et ceux des Français habitant Zaghouan. La plupart des garçons de colons quittent l'école à 14 ans, après leur certificat d'études pour travailler avec leurs parents. En ce mois de juin 1922, Jean prépare consciencieusement son « certifi » et l'obtient sans difficulté. Ses parents sont fiers de lui et cela lui plaît bien. Enfin et surtout, il est libre. Plus de devoirs, de leçons, de punitions, d'horaires fixes, de maîtres sévères et de surveillants rigides. La vie s'ouvre devant lui et la vie pour Jean c'est « la ferme ».

Gabriel est ravi d'avoir des bras jeunes et forts pour le seconder. Les terres qui sont défrichées vont être mises en culture. Des jeunes oliviers sont plantés et Jean peut les greffer comme il a appris à le faire à l'école de Zaghouan. Entre les rangs d'oliviers, Gabriel plante de la vigne qui produit rapidement ce qui n'est pas le cas des oliviers. Il vend son troupeau de porcs car les cultures ne sont pas compatibles avec ces animaux fousseurs, et de plus, les indigènes se plaignent car ces « animaux impurs » causent des dégâts dans le cimetière arabe de Sidi Brick.

Comme dans les Plantations du Nouveau Monde, Battria se suffit à lui-même : On cultive le blé et l'orge pour faire son pain. On fait son vin (une petite piquette) avec son raisin. On fait presser ses olives pour avoir de l'huile pour la consommation de la famille et celle des ouvriers. On élève poules, poulets, canards, oies et lapins. On cultive ses légumes et l'on cueille oranges, mandarines, abricots, grenades, citrons, nèfles, figues et amandes. On recueille le miel des ruches. On élève des chèvres pour le lait, le fromage et la viande et l'on répare le matériel agricole dans sa forge. A la maison, les femmes cuisinent, font des conserves et des confitures, cousent, raccommoient et tricotent. Cependant, si dans les Plantations de Louisiane ou de Virginie tous les travaux des champs ou de la maison sont faits par des esclaves, en Tunisie, ils sont effectués par le colon et sa famille, aidés par des ouvriers tunisiens payés et bien traités.

Jean apprend de son père tous les gestes ancestraux des paysans français : Conduire un attelage de bœufs pour labourer les grandes parcelles, pousser la charrue tirée par un cheval entre les rangs de vigne ou d'oliviers, ramasser à la faucille les blés mûrs, les mettre en gerbes, les battre au fléau, vendanger, fouler le raisin avec les pieds, le presser et faire le vin. Il apprend aussi le travail bien spécifique des paysans tunisiens : greffer et tailler les oliviers, récolter les olives en hiver et les porter à l'huilerie, planter et soigner les agrumes, cultiver les légumes du soleil inconnus en France comme les courgettes, les aubergines et les poivrons.

Il n'y a pas d'électricité à Battria et il n'y a aucun moyen de faire du froid. Il faut donc utiliser les techniques traditionnelles de conservation. Le cochon élevé à la ferme est tué chaque année et sa viande est conservée dans du sel. Les fruits sont transformés en confiture ou sont mis à sécher sur des claies au soleil. Pour avoir de l'eau fraîche en plein cœur de l'été torride, on utilise la gargoulette tunisienne, sorte de jarre en poterie poreuse qui transpire et rafraîchit le liquide qu'elle contient.

Mais Jean vit aussi avec son temps et rêve de progrès pour rendre le travail plus facile et plus rentable. La famille est abonnée au journal « la Dépêche tunisienne » que le facteur apporte chaque jour avec le courrier et Jean le lit assidûment. Au village de Zriba, sur le marché de Zaghouan ou d'Enfidaville, il retrouve les enfants de colons qu'il a connus en pension. C'est là qu'il apprend tous les potins de la petite colonie française ; c'est là qu'avec ses amis il parle des dernières techniques agricoles et des nouveautés de matériel. Tous les déplacements se font en voiture à cheval et Jean et Joseph pousse leur père à acheter la 7^e merveille du monde du moment : une automobile. Gabriel passe son permis et achète le rêve de ses fils. Pourtant, Gabriel n'est pas un fanatique du volant, Jean, lui, en est un. Il n'a pas l'âge de conduire, mais les contrôles routiers sont inexistant dans le bled et Jean s'en donne à cœur joie.

La ferme commence à rapporter, mais les rendements pourraient être meilleurs avec du « vrai matériel », celui que vantent les représentants de machines agricoles de Tunis. Jean est ravi d'étreindre une lieuse tirée par des chevaux puis ce sera la moissonneuse batteuse fixe en 1929. Gabriel, peu à peu, équipe la ferme d'engins modernes : tracteurs, semoirs, et autres charrues et enfin beaucoup plus tard, le top du top une moissonneuse batteuse autotractée. Toutes ces merveilles ont pourtant un gros défaut commun : elles tombent en panne. Qu'à cela ne tienne ; Jean et son frère mettent leur nez dans les moteurs, apprennent leur fonctionnement et peu à peu sont aptes à les réparer. Jean se découvre une vraie passion pour la mécanique et il est heureux lorsqu'il a les mains dans le cambouis.

Il n'y a pas beaucoup de loisirs à Battria. Heureusement, avec les enfants des voisins qui habitent à 200 mètres, les enfants Bach jouent aux boules, au foot ou aux cartes quand il fait mauvais. C'est à la plage de Bou Fichta, en été, que Jean et ses frères apprennent à nager en jouant dans les vagues de Méditerranée. Son père, pas très à l'aise dans l'eau, fait découvrir à ses garçons les joies de la pêche. En automne, c'est la chasse qu'il pratique avec grand plaisir. Avec son père et ses frères, Jean adore arpenter le domaine avec son chien, et comme de plus, il est un excellent fusil, il rentre toujours la gibecière pleine. Il faut dire que le gibier abonde dans les collines autour de Battria.

Jeunesse

A Zriba, et dans les environs, les colons commencent à s'organiser et des associations naissent pour essayer de construire une vie sociale. L'association des colons de Zriba a construit une salle des fêtes où ont lieu les mariages et où, chaque année, en septembre, se déroule le « bal des colons ». C'est un grand événement mondain dans la région. Les filles sortent leurs plus belles toilettes, les garçons leurs costumes cravates et tout ce petit monde danse et s'amuse sous l'œil des parents qui espère un hypothétique mariage. Et oui, ça sert aussi à ça les bals dans ce bled perdu où les choix matrimoniaux des filles et des garçons sont plutôt restreints.

Jean et Joseph participent à toutes les animations proposées : concours de pétanque, de belotte et de tir (Jean fait particulièrement d'excellents résultats au tir).



Jean



Marie

Le 30 août 1926 Jean passe son permis de conduire sans difficulté. Pour lui c'est un grand jour car il va pouvoir aller seul au-delà des limites de la région et surtout aller à Tunis. Tunis !!! L'eldorado pour les enfants du bled. Dans la famille, quand Gabriel annonce « on va à Tunis » personne ne rechigne. On part le matin tôt, on gare la voiture devant « le bar Marius », point de ralliement des colons. Les femmes vont faire des courses, les hommes se rendent dans les administrations, à la banque, chez les marchands de matériel agricole ou chez les grossistes de pièces mécaniques. A midi, avec les amis ou connaissances, on boit l'apéritif accompagné de kemia (on dirait aujourd'hui : mise en bouche ou verrines avec des petites potions de plats cuisinés ou des olives.) On pique nique sur place, et s'il reste du temps, l'après midi, on va au cinéma. Jean adore ces parenthèses urbaines dans sa vie bien remplie par le travail de la ferme. Il a 18 ans, il aime la vie, il est très sociable et il adore parler. Il est d'un caractère jovial, toujours souriant et comme il est très beau garçon, il plaît à tout le monde et les mères le regardent avec beaucoup d'intérêt. Pourtant Jean est un grand timide et les filles qu'il croise à Tunis lui semblent inaccessibles. Il adore la ville, ses plaisirs, et ses loisirs, mais son bled, son travail et le calme lui plaisent encore plus. Il s'entend bien avec Joseph son complice de toujours et il est très protecteur avec son petit frère Maurice.

Quant aux relations avec sa sœur Marie, on peut dire qu'elles sont explosives. Ils ne s'entendent pas, ne se sont jamais entendus et ne s'entendront jamais. Il faut dire que Jean, aimable et souriant en société peut être aussi grincheux, coléreux et soupe au lait en famille. Il s'énervait très vite, mais il oublie aussi très vite sa colère et ne comprend pas que les autres, eux, digèrent très mal ses mots malheureux. Jean ne connaît pas la méchanceté et il est imprégné des principes moraux que ses parents lui ont inculqués : droiture, honnêteté, patriotisme, respect des parents, fidélité à la famille, courage et travail. En parlant de patriotisme, il faut dire que ce sentiment était très exacerbé dans ces familles françaises du bout du monde (le monde d'alors bien sûr). Gabriel a fait la guerre de 14 et quelle guerre!! Le général Pétain est un héros pour tous et le mot « France » est aussi vénéré que le mot « Dieu ». La France, mère patrie, pays rêvé, pays idéalisé par ces jeunes français qui l'aimaient sans y avoir jamais mis les pieds. Ils l'aimaient et rêvaient de la servir.

L'occasion va en être donnée à Jean en cette année 1928. Il a 20 ans et il est appelé au service militaire à la 4^{ème} compagnie de Remonte des Chasseurs d'Afrique. Pourtant il va être ajourné le 10 novembre 1928 pour raison de santé. En effet ce solide gaillard d'1,65m est fauché par une crise de rhumatisme invalidants (probablement des rhumatisme articulaires ce qui expliquerait ses problèmes cardiaques à 50 ans). Il ne peut plus marcher et pour lui, garçon plutôt hyperactif, c'est une véritable épreuve. Un seul remède : le repos absolu. Bien sûr, il a un traitement en plus de la chaise longue obligatoire. Il ronchonne... Mais comme son corps ne lui obéit plus il se soumet. Il lit le journal de la première à la dernière page et il écoute de la musique car Gabriel a acheté un phonographe et quelques disques. Naturellement la lecture quotidienne des journaux va l'obliger à s'intéresser à la politique. « Le Colon Français » n'est pas à proprement parlé un journal d'extrême droite, mais les idées qu'il diffuse flirtent souvent avec ces théories extrémistes.

Dans l'ensemble, les Français de Tunisie sont favorables aux idées racistes anti-arabes et anti-juives de cette presse très influente. Jean, jeune et bouillant garçon de son temps et de son milieu se laisse imprégner par ces idées. Voici quelques extraits de cette presse entre 1920 et 1928. On y décrit le Français comme un être supérieur, un homme d'action, un travailleur acharné et intelligent. Il est investi d'une mission civilisatrice. Cette supériorité lui a permis de transformer un pays trouvé en ruines. Jean a bien vécu cette période où à la sueur de leur front, les colons ont réussi à rendre cultivables ces terres laissées à l'abandon. « L'Action coloniale » du mois de mai 1921 écrit : « ruines accumulées par 13 siècles d'insouciance, de paresse et de fanatisme ». La prise en charge des terres tunisiennes apparaît aux yeux des Français comme une nécessité. Elle permet de les arracher à la sous exploitation où elles étaient laissées « par la paresse et l'inertie des autochtones », ajoute le journal.

Quelques voix nationalistes tunisiennes, cependant, revendiquent une participation politique, la réforme des institutions et l'accès des Tunisiens à l'administration. L'Action coloniale du 1^{er} novembre 1924 leur répond : « C'est à genoux, dans la position de l'humilité la plus complète, que vous devriez nous remercier sincèrement et loyalement de tout ce que nous avons fait pour vous... Combattez pour arriver à mieux, ne vous révoltez pas contre vos bienfaiteurs ». Le 4 février 1928, ce journal avertit solennellement les Tunisiens : « Les indigènes seront nos élèves et nous leurs maîtres ». Les Français de Tunisie demandent aux autorités coloniales et métropolitaines de mettre tout en œuvre en vue de maintenir « la suprématie triomphante » de la France et des Français. Ils leur demandent de mener « une politique de prévoyance, faite de défiance à l'égard des étrangers établis en Tunisie ». Car à côté des Français et des Tunisiens (arabes et juifs) il y a des naturalisés français, des Italiens, des Maltais, des Grecs et des Russes. La Presse pousse les Français de souche à considérer ces colonies étrangères comme un danger. Elle parle ainsi de « péril indigène ou juif ».

Dans la communauté française de cette époque, comme en France d'ailleurs, régnait aussi un racisme anti-juif. La presse de droite donnait une image très négative des Juifs et « la Voix Française » du 21 novembre 1920, lance un appel aux Français, pour faire bloc face au péril juif : « Nous sommes, parce que Français, nationalistes et antisémites. Nous ne pratiquons pas un antisémitisme farouche...Mais nous organisons l'éducation anti-juive des Français ». Et ça va marcher. Le journal ajoute : « Le juif, cet éternel profiteur, cet être cupide, ce produit inférieur des races humaines, ce spéculateur né, cet usurpateur de places dues aux Français dans l'administration, ce peuple crapuleux est monté à l'assaut de la Régence, et ce pays a été particulièrement infesté par le virus juif ». Ce même journal du 31 octobre 1920 écrit encore : « Toutes les branches du commerce et de l'industrie sont judaïsées, toute la presse est à la solde d'Israël. Ils ont l'or et ils font l'opinion. La conclusion de tout cela est simple, nous sommes les esclaves des Juifs. » Cette presse extrémiste reproche aux autorités coloniales d'ignorer le « péril juif » qui menace les intérêts vitaux des Français de souche. Elle en fait aussi une question politique en reprochant aux Juifs de Tunisie de rejoindre en masse les partis de gauche et de financer leurs journaux

Chez les Bach, à Battria, on adhère à ces thèses tout en les modulant un peu. Personne n'oublie que Jeanne est Italienne de naissance. De plus, les enfants ont eu des amis Italiens, ou Maltais en pension. Pourtant, ils ont toujours tendance à se sentir plus légitimement citoyens de Tunisie qu'eux. Quant aux indigènes qui travaillent à la ferme, ils sont bien traités et correctement payés, mais ils sont considérés comme des primitifs. La famille Bach vit et travaille près d'eux. Jeanne, Marie et Thérèse conseillent les femmes sur l'hygiène et la santé, mais en échange, elles apprennent d'elles des recettes de cuisine tunisienne. Gabriel et les garçons apprennent aux hommes les techniques agricoles, la conduite des tracteurs et la mécanique. La famille Bach est très respectueuse des traditions religieuses de leurs ouvriers et ils participent même au fêtes familiales : mariages ou fantasias.

Les ouvriers, qui avant l'arrivée des Français vivotaient dans la montagne d'un peu d'élevage, sont heureux de travailler pour eux. Ils peuvent maintenant élever décemment leur famille et augmenter leurs connaissances agricoles. Ils sont très respectueux. Ils appellent Gabriel et Jeanne « Monsieur et Madame Bach ». Jean est « Monsieur Jean », Thérèse « Madame Jean », Joseph « Monsieur Joseph », Marie « Madame Marie » puis « Madame Royer » quand elle sera mariée, et Maurice « Monsieur Maurice ». (ça fait assez seigneurs et serfs, je le concède, mais il n'y aura jamais à Battria brimades ou insultes et le respect ira dans les deux sens. Bien après la mort de Jean, Gérard, son fils, ira à Battria et retrouvera Houssine qui fut son dernier ouvrier. Celui-ci, tout ému, sortira de son portefeuille, un certificat fait par Jean avant son départ. Ce document qui certifiait qu'Houssine était un excellent ouvrier et qu'il savait conduire toutes les machines agricoles, lui sera d'un grand secours pour trouver du travail après le départ des Français. C'est bien dans ce but que Jean l'avait fait).

Malgré toutes ces attaques de la presse de droite, les autorités métropolitaines et coloniales, continuent une politique de naturalisation de tous les non Français de Tunisie qui le demandent. Elles sont pourtant beaucoup plus réticentes pour ce qui concerne les musulmans, très peu nombreux, il faut le dire, à la demander. Voilà donc les idées politiques, sociales et morales qui sont dans l'air du temps dans ces années-là. Elles sont forcément entrées dans les têtes des jeunes gens et ont alimenté les discussions au sein des familles et des associations. Les Bach ne sont pas des extrémistes, ils sont plutôt pacifistes, mais ils sont prêts à défendre leurs biens, leurs intérêts et ceux de la France face à tous les périls justifiés ou non que la presse décrit à longueur de journaux.



Jean 1929

La santé de Jean s'améliore, il retrouve force et vigueur et le 10 novembre 1929 il est incorporé à la 4ème compagnie des Chasseurs français à la caserne Forgemole à Tunis. Il retrouve une vie en collectivité avec des garçons de son âge et pour lui ce n'est pas une découverte car il y a été préparé par ses années de pension. La 4ème compagnie de Remonte est chargée de fournir des chevaux aux troupes. Il faut donc trouver des chevaux à acheter, les dresser à la vie militaire et s'en occuper.

Jean est ravi car il aime les chevaux et surtout la vie au grand air. Il découvre aussi la joie de monter et de galoper. Il a de nombreux copains et comme tout bidasse qui se respecte il a plus d'un tour dans son sac pour braver les interdits et sortir de la caserne sans permission. Les bêtises, les fausses permissions, les virées interdites, les blagues, les parties de foot et les courses au galop resteront à jamais dans les souvenirs de Jean. Il n'oubliera jamais non plus, les solides amitiés nouées dans cette période là. Il se lie avec deux Français de France, Pierre Carnus et Charles Castets. Ils n'ont guère la possibilité de partir en permission en France et Jean les invite à Battria. La famille Bach les accueille à bras ouverts. Ils parlent de la France et de leurs familles et avec Jean ils leurs racontent leurs frasques militaires. Celles-ci par exemple : Derrière le mur de la caserne, des oiseaux de basse-cour s'ébattaient dans le poulailler de la maison voisine. L'ordinaire de la cantine est bien maigre et ces jeunes gaillards ont faim. Ils imaginent une pêche un peu spéciale. Au bout d'une longue ficelle, ils attachent un haricot ou une fève et ils lancent l'appât au milieu de la volaille. Apeurées par cet impact inattendu, les poules se sauvent en piaillant puis, curieuses et toujours prêtes à se mettre quelque chose sous le bec, elles reviennent et la plus rapide avale la graine. Les pêcheurs attendent que celle-ci arrive dans le jabot du volatile et ils tirent très fort sur la ficelle. Sans un cri, la poule se laisse hisser par-dessus le mur. Il ne reste plus à nos voleurs affamés qu'à tordre le coup de la victime, à la plumer et à demander à un de leurs copains de Tunis de la leur faire rôtir. Jean a aussi un copain de régiment qui habite Tunis et qui l'invite souvent, lui et ses amis, à venir déguster chez lui un excellent civet.

Le « téléphone arabe » marchant très bien à la caserne, les convives se font de plus en plus nombreux. Un jour, après le repas, le cuisinier quelque peu excédé, les emmène tous dans son arrière cuisine pour leur montrer sa collection de peaux de chat. Miracle, il n'aura plus d'amis pique-assiette.



Jean au service militaire
2^{ème} rangée, 2^{ème} à partir de la gauche

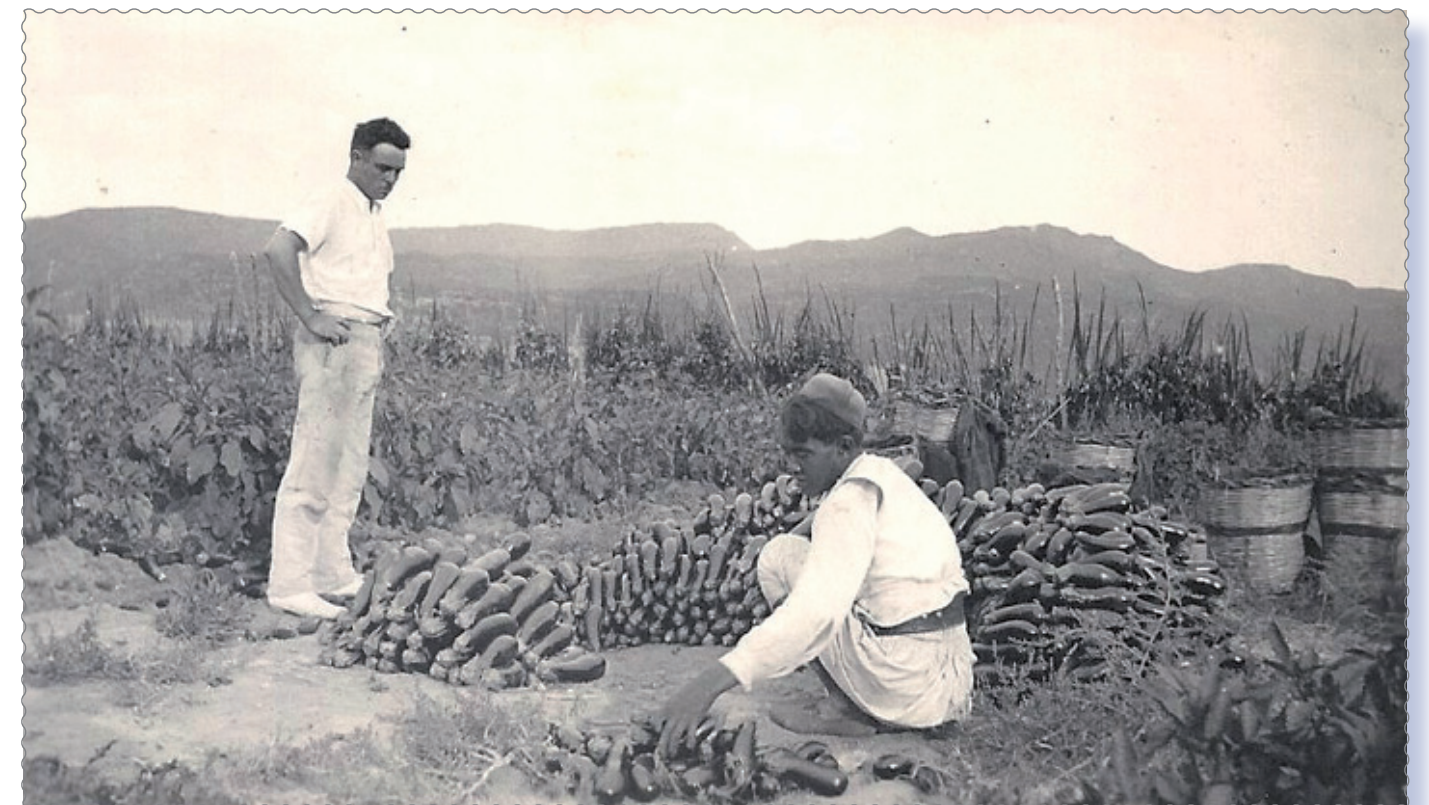


Battria 1930
De gauche à droite : Jean, Castest et Carnus ses copains de régiment

Le 1^{er} mars 1931, Jean est rendu à la vie civile. Il regagne Battria avec joie mais quitte avec tristesse Pierrot Carnus et Charlot Castest qui rentrent en France. Il entretiendra une correspondance suivie avec eux. Bien des années plus tard, Pierrot Carnus reviendra en Tunisie avec femme et enfants et avec Jean ils évoqueront les souvenirs heureux de leur jeunesse : leurs frasques de bidasses, les permissions à Battria, les longues balades à cheval dans la propriété, les parties de chasse dans les collines et les longues soirées d'été passées à manger, à boire, à fumer, à rire et à refaire le monde.

Jean n'est pas militaire dans l'âme, mais durant deux ans il a vécu avec des amis de son âge, dans une grande ville où contraintes militaires et loisirs rythmaient sa vie. Il a 20 ans et croque la vie à pleines dents. Il redevient agriculteur dans un bled paumé mais entouré de sa famille. Marie s'est mariée en 1928 et elle est maman d'un adorable petit Bernard dont Jean est fou. Avec son mari, Pierre Royer, militaire, elle vit à Zaghouan. Quand Pierre est démobilisé le couple s'installe à Battria. Pierre s'occupe des cultures maraîchères et Marie tient l'épicerie contiguë à la petite maison construite par Gabriel et nommée par lui : « Domaine de Roquecave », en hommage à son village natal du Lot.

Jean, avec ses frères et son beau-frère se lance à corps perdu dans cette nouvelle activité : le jardin. Les légumes sont récoltés le soir, après les grosses chaleurs, ils sont embarqués dans la camionnette Peugeot et à 4 heures du matin Jean et Joseph partent pour le Marché Central de Tunis où, à 6 heures, ils livrent leurs marchandises aux grossistes.



Pierre Royer (Cultures maraîchères)
En fond le Djebel Zriba

Gabriel et Jeanne Bach commencent à penser à l'avenir de leurs garçons. Jean et Joseph sont en âge de fonder une famille. Les filles à marier sont rares dans la communauté française de Zriba et celles de la ville n'ont guère envie de s'enterrer dans ce bled. Un dimanche pourtant, à la plage de Bou-Ficha, Jean remarque une toute jeune fille.

*Jean &
Thérèse*



Thérèse avec sa tante et son oncle Lafond (1930)

C'est la nièce d'un voisin Monsieur Lafond. Elle arrive de France et elle est la fille d'un petit paysan d'Eure et Loir. Elle est jolie avec une épaisse chevelure bouclée châtain, et des yeux verts qu'elle garde toujours baissés, car elle est très timide. Elle ne connaît personne et reste dans les jupes de sa tante. Jean est tout aussi timide, mais cette jeune personne lui plaît bien et il ose en parler à son père. Celui-ci aborde la question avec Ernest Lafond. Interrogée, Thérèse Lesprillier, c'est son nom, répond qu'elle n'a que 16ans ½ et qu'elle ne veut pas se marier avec quelqu'un qu'elle ne connaît pas. Jean est déçu, mais il continue à s'intéresser à elle et il saisit toutes les occasions de l'apercevoir et de l'observer discrètement.

Peu à peu il se rend compte qu'elle aussi, l'observe à la dérobée. Il a peut-être encore une chance. Cette fois, c'est de manière très protocolaire que les choses vont se passer. Gabriel se rend un soir chez les Lafond, pour demander la main de leur nièce, pour son fils Jean. Thérèse, rougissante, dit oui. Son oncle et sa tante lui ont montré tous les avantages de cette décision : un bon parti, une famille honorable et un très beau garçon. Ses parents consultés ont donné leur accord. Elle s'est aussi rendue compte qu'elle n'était pas insensible au charme de ce garçon. Jean est fou de bonheur et commence à faire sa cour. Ainsi, ils vont apprendre, l'un et l'autre, à faire connaissance, mais bien sûr toujours en présence des parents.

Thérèse n'a jamais eu d'amoureux. Après son Certificat d'Etudes, elle a vécu chez une vieille cousine qui avait proposé à ses parents de la prendre en charge et de l'inscrire aux cours Pigier pour qu'elle y apprenne la dactylographie. Elle ne l'inscrira à rien. Thérèse lui sera toujours reconnaissante pourtant de l'avoir laissée aller au patronage. Elle y rencontre une religieuse qui se prend d'affection pour cette petite fille intelligente et timide qui s'ennuie à mourir chez sa vieille cousine. Toutes les semaines elle retrouve des amies de son âge, elle apprend le catéchisme et fait sa communion. Son père n'est pas « pour les curés », mais il laisse faire. Après une dispute, elle se sauve de chez sa cousine et revient chez elle. Ses parents ne peuvent pas la garder à rien faire et la place comme bonne chez des bourgeois. En 1930, son oncle et sa tante de Tunisie lui proposent de l'emmener avec eux et elle accepte. Son village natal « La Haye » est un minuscule hameau au beau milieu d'une plaine agricole entre Houdan et Dreux. Ce n'est pas Battria mais c'est quand même « un trou ». Ces deux grands timides se trouvent des points communs : Tous deux aiment la vie campagnarde, mais les grandes villes les font rêver.

Quand Thérèse parle de Paris où elle est allée quelquefois en vacances chez une tante, Jean l'écoute avec émotion et ils se promettent d'y aller ensemble, un jour. L'amour balbutiant des premiers jours se fortifie peu à peu. Les deux fermes ne sont distantes que de 6 Km, mais Jean a du travail et il ne peut quitter Battria aussi souvent qu'il le voudrait. Heureusement, le dieu Eros veille sur les amoureux. Il va prendre, ici, la forme inattendue d'un vieil ouvrier arabe qui travaille à la ferme Lafond. Cette ferme n'a pas d'eau, et c'est pour cette raison, que tous les jours, il quitte la ferme Lafond pour Battria avec une charrette chargée d'un tonneau de 200 litres.

Une fois le tonneau rempli à la fontaine publique, il boit un petit thé avec des amis, sous l'olivier de la cantine, et repart. Il va servir de facteur aux amoureux, qui peuvent ainsi laisser parler leur cœur, sans crainte d'être surpris. De plus, quand on est timide, il est plus facile d'écrire surtout quand il s'agit de sentiments.



1930 Joseph militaire



Jean avec son père et son neveu Bernard

Les projets matrimoniaux se précisent. Les fiançailles ont lieu le 15 août 1931 chez les Lafond et le mariage est fixé au 16 avril 1932 au Contrôle Civil puis à l'église de Zaghouan. Marie et Ernest Lafond assument les frais des deux cérémonies avec Gabriel et Jeanne Bach. Thérèse est triste car la situation financière de ses parents, de son frère et de sa sœur, ne leur permet pas un grand voyage et des frais de mariage. Elle n'aura personne de sa famille auprès d'elle pour ce grand jour.



Fiançailles (15 août 1931)



Mariage (16 avril 1932)



Eglise de Zaghouan (16 avril 1932)

1^{er} rang : ?, Jeanne, Micheline Bach, la sœur de Jeanne, ?, Marie Lafond, ?.
2^{ème} rang : Ernest Lafond, Joseph, Adrienne Bach (la fille de Micheline) ?? ,
Hélène Olivet, Georges Gautier-Lafond

Dernier rang : François et Gabriel Bach (Les enfants de Micheline), Maurice et inconnus



Battria (17 avril 1932)

Il fait beau en ce printemps 1932. Dans leurs beaux atours de mariés, Jean et Thérèse sont élégants et radieux. Tous les Français de Zriba sont là. Après la cérémonie, Gabriel et Jeanne reçoivent leurs invités à Battria. On a nettoyé l'écurie à grande eau, tendu des draps blancs décorés de fleurs sur les murs et dressé de longues tables de bois nappées de blanc.

Des cuisinières des alentours sont venues prêter main forte à Jeanne et la fête est superbe. En fin d'après midi une voiture amie conduit les jeunes mariés à la gare d'Enfidaville où ils prennent le train pour Tunis. Ils passent trois jours à l'hôtel et Jean fait découvrir Tunis à sa jeune femme. Ce bien modeste voyage de noces se poursuit par quelques jours passés chez les cousins de Jean, au Bardo, dans la banlieue de Tunis.

Jean et Thérèse s'installent donc à Battria et Jean constate avec bonheur que sa femme et sa mère s'entendent à merveille. Auprès de Jeanne, Thérèse apprend à cuisiner, à coudre et à tricoter.



Battages à Battria

de gauche à droite : Gabriel, Jeanne, Marie, Pierre, Jean, Maurice,
Joseph (avec le béret un inconnu) 1930



1932 : Jean, Thérèse, Marie et Bernard

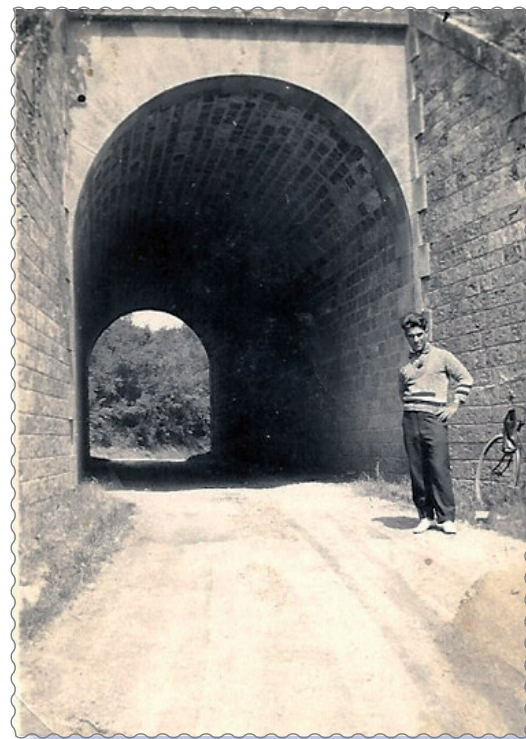
Le vrai voyage de noces en France est programmé pour la fin Juillet après les moissons. Gabriel, Jeanne et Maurice doivent accompagner les jeunes mariés d'abord dans la famille de Thérèse en Normandie puis dans la famille Bach du Lot. Marie attend son deuxième enfant et comme la naissance se fait attendre, Jean et Thérèse partent seuls. Les parents les rejoindront après la naissance du bébé. Jean est très excité : C'est la première fois qu'il prend le bateau et surtout c'est la première fois qu'il foule le sol de France. C'est avec des yeux émerveillés d'enfant qu'il découvre ce pays, cette patrie qu'il aime depuis toujours sans l'avoir jamais vue et qu'il a, on peut le dire, beaucoup idéalisée.

Jean est accueilli à la Haye avec beaucoup de curiosité. On s'attendait peut-être à le voir avec des plumes sur la tête. Pensez donc, un Africain !! Un Tunisien !! Un Arabe !! Cela veut à peu près dire la même chose pour ces braves gens, qui pour la plupart, ne sont jamais allés plus loin que Dreux, Houdan ou Paris pour les plus hardis. En peu de temps, la gentillesse et le sourire de Jean font la conquête de sa belle famille et de tout le village.



1932 - Moisson à La Haye

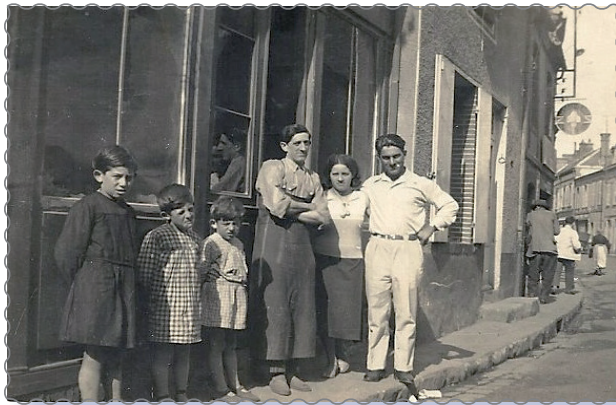
Louise, Jeannine, Denise (nièces de Thérèse) et Emile Lesprillier entourant Jean.



Thérèse et Jean en Normandie



Les amoureux à Paris



1932 - St Lubin des Joncherets avec la famille Lainé

Avec Thérèse à son bras, il découvre Paris, Versailles et Chartres. Ses parents les rejoignent et le courant passe tout de suite entre ses deux familles paysannes qui ont le même amour de la terre et le goût d'une vie simple et laborieuse. Dans le Lot, Jean découvre les paysages et les gens dont son père lui a tant parlé. Là aussi, l'accueil est chaleureux et le temps passe trop vite. Il faut rentrer en Tunisie avec des souvenirs plein la tête.



1932 : Séjour dans le Lot

Thérèse, Jean et les cousins Bouscary sur le Lot

*Dans la famille maternelle de Gabriel :
6^{ème} : Ephrem (frère de Gabriel et Philippine sa femme) Gabriel, Jean, Thérèse et Jeanne au bout de la rangée*

Thérèse, fille de la campagne, possède une solide constitution mais elle ne pourra échapper à la terrible maladie qui atteint presque tous les européens de Tunisie : Le paludisme, « les fièvres » comme on disait alors. La famille Bach connaît bien ces crises de fièvre qui laissent les malades anéantis et faibles et qui après un petit mieux reprennent de plus belles. Ils ont tous subi cette maladie mais ils sont à présent immunisés. Thérèse est pâle, amaigrie et passe de longues heures somnolente sur une chaise longue. Jean s'inquiète, mais il sait qu'il faut être patient, et que le mal va finir par lâcher prise.

En cette fin d'année 1932, pour son 18^{ème} anniversaire, Thérèse va mieux. Après quelques rechutes, pourtant, elle reprend du poids et des couleurs. Il était temps, car elle est enceinte et si heureuse de l'être. Jean, lui, est fou de joie. La vie du jeune couple s'écoule paisiblement dans la maison familiale. Jean travaille beaucoup dans les champs, dans le jardin et dans les oliviers. Il répare le matériel agricole et les voitures. Son père a fait installer une forge qui est très utile pour toutes les réparations.



Jean et ses amis boulistes

Thérèse le suit aussi pour les concours de boules ou de tir. Il l'initie même au tir et il est très fier quand elle remporte un prix avec l'équipe féminine. Il faut dire que les concurrentes étaient peu nombreuses et aussi peu expérimentées qu'elle. Thérèse qui a quitté ses parents à 12 ans, pour aller travailler, trouve à Battria une ambiance familiale chaleureuse et gaie.

Elle est entourée de jeunes, car en plus de Jean, Joseph et Maurice, Battria accueille souvent les cousins Bach et les voisins. Toute cette jeunesse, après le travail, aime rire, s'amuser et chanter en écoutant sur un phonographe « La voix de son maître » flambant neuf, quelques 78 tours. Ils rient avec les « comiques troupiers », rêvent avec « la valse brune » ou « parlez-moi d'amour » susurrée par Jacqueline Boyer ou encore « La guinguette a fermé ses volets » chantée par Damia. Pour Jean, Thérèse et tous les jeunes de ces années 30, le « King » de la chanson française c'est naturellement, le beau garçon à la voix d'or, Tino Rossi. Tous fredonnent « Tango pour Marilou » ou « Obsession » et pour lui ressembler, les garçons plaquent leurs cheveux avec de la brillantine.



Lucie et Henri sur le bateau



*Temple des eaux Zaghuan
(Lucie, Thérèse, Jeanne et Henry)*

1933 Visite de Lucie et Henri Berny



1933 Battria

*Lucie, Thérèse enceinte, Jean, Jeanne, Maurice, Marie avec Michel dans les bras
et Bernard dans ses jupes, Gabriel et Pierre Royer*



Bou Ficha 1933

Gabriel, Joseph, Lucie, Mr Ouivet, Yvonne, Mme Ouivet, Marie, Jean, Henri et Maurice.

Thérèse, en ce mois d'août 1933, est plutôt préoccupée par un problème plus important : La naissance de son premier bébé. Elle aurait tant voulu que sa mère soit près d'elle pour ce grand événement, mais cela n'a pas été possible et c'est sa cousine Lucie, venue en vacances avec son mari Henri, qui lui tiendra la main et l'encouragera tendrement, pendant son accouchement. Lucie et Henri sont jeunes et pleins de vie et ils adorent rire et s'amuser. Jean et Thérèse s'entendent à merveille avec eux et c'est sans hésitation et d'un commun accord, qu'ils décident de donner le prénom d'Henri au bébé qui pointe son nez le 22 août. Jean est fou de joie et déjà très fier de son garçon, le premier Bach né à Battria.

Thérèse est fatiguée, il fait très chaud et son bébé n'arrive pas à téter comme il faut. Tout semble s'arranger, quand, le 15 septembre, Henri, sans un bruit, meurt dans les bras de sa jeune maman affolée qui ne comprend pas ce qui arrive. Jeanne, elle, a compris et sans perdre son sang-froid, elle baptise l'enfant et l'enlève doucement des bras de sa mère. Tout est fini. Il n'y a pas de médecin à moins de 25 Km. Jean est effondré et essaye de consoler Thérèse qui dans de longs sanglots laisse éclater sa douleur. Toute la famille Bach, en cet instant, revit la mort de leur petite Angèle. C'est tellement injuste de voir mourir ses enfants. Jean envoie un télégramme à ses beaux-parents dans lequel il écrit : « Petit...Thérèse...décédé... ». Le facteur transcrit : » Petite...Thérèse...décédée... » . Je vous laisse imaginer le coup de tonnerre produit par ce message. Quelques télégrammes plus tard, les parents de Thérèse apprennent enfin la véritable nouvelle et le chagrin causé par la perte de ce petit bébé qu'ils ne connaissent pas est atténué par l'immense soulagement de savoir leur fille saine et sauve.

Perdus, tristes et malheureux, Jean et Thérèse enterrent leur petit garçon dans le petit cimetière français de Zriba et reprennent doucement le cours de leur vie. Gabriel, qui aime beaucoup sa petite belle fille décide d'inviter Emile et Louise ses parents et de leur payer le voyage. Jean est très ému par le geste de son père. C'est aussi pour ses qualités de cœur qu'il l'admire et qu'il l'aime tant.

Au printemps 1934, après un long voyage, Emile et Louise, sur les quais du port de Tunis, serrent dans leurs bras Thérèse et Jean venus les accueillir. Jean est fier de leur faire découvrir son pays si différent de l'Île de France. Ils sont impressionnés par l'étendue de la propriété, eux qui ne possèdent que quelques hectares à La Haye. Tout les étonne : Le matériel agricole, la végétation, les ruines romaines, les rivières qui ne coulent qu'en temps de pluie, les vaches qui sont de vrais portemanteaux et les indigènes si exotiques. Jean est heureux de montrer sa réussite, et celle de sa famille. Après un séjour inoubliable, les parents Lesprillier repartent en France, convaincus que Thérèse est heureuse et à l'abri du besoin.

Peu après le départ de ses parents, Thérèse apprend, avec joie, qu'elle débute une nouvelle grossesse. Le paludisme, responsable, sans aucun doute, de la mort d'Henri, n'est plus qu'un mauvais souvenir.



Battria 1934

Devant la maison : Jeanne, Thérèse enceinte et Jean



Maurice

Une joie n'arrive jamais seule. En septembre 1934, Jean et Thérèse, s'installent sur une propriété que Gabriel vient d'acheter à un voisin. La maison est située à environ 800 m de Battria. Elle est composée de 3 pièces en enfilade et de quelques bâtiments.

Gabriel l'a fait agrandir d'une belle pièce qui sera la salle à manger. Le jeune couple a enfin sa maison, et même si Thérèse a passé deux années heureuse chez ses beaux-parents, elle est ravie d'être enfin chez elle. Oh ! Bien sûr ce n'est pas luxueux, mais Thérèse et Jean n'ont jamais été habitués au luxe. C'est avec une joie enfantine qu'ils préparent l'arrivée de leur bébé dans leur première maison.



Battria 1935 : Visite d'Ephrem et Philippine Bach (à droite et à gauche)

Au centre : Jeanne, Thérèse avec André dans ses bras, Jean, Gabriel, Bernard et Pierrot (les enfants de Marie)



André devant la maison des Frênes



Battria 1936 : André, Thérèse et les chiens



André et son mécano de père (1935)



Pour Jean, voici le temps de la famille qui commence. Trois enfants voient le jour aux « Frênes », leur demeure, à présent : Lucette le 12 mai 1938 , juste avant les 30 ans de Jean, Robert le 22 juillet 1939, à la veille de la guerre, et Gérard le 6 juillet 1943, au lendemain de la victoire des alliés en Tunisie. André, lui, est né à Battria le 27 novembre 1934.

Maintenant, Jean doit travailler et encore travailler pour nourrir et éduquer correctement ses enfants. Ce n'est pourtant pas simple avec la météo capricieuse, la pluie qui ne tombe pas au bon moment, les médiocres récoltes et parfois les nuages de sauterelles qui réduisent à néant une année de travail. Jean vit dans une région isolée à l'époque. Comme tous les colons, il apprend à faire avec et il est très doué pour cela. Il n'y a pas d'eau et d'électricité aux Frênes. Avec son père, Jean fait creuser un puits dans le cours d'un oued asséché, au pied d'une colline entre Battria et Les Frênes. Puis il fait construire un grand bassin sur la colline. Une éolienne puis plus tard une pompe monte l'eau du puits jusqu'au bassin. Il installe des canalisations et par gravitation, l'eau arrive à la ferme en contrebas. L'eau coule sur l'évier et c'est un luxe ici. Derrière la maison, Jean construit un petit bâtiment et y installe un groupe électrogène qu'on appellera toujours chez nous « le moteur ». L'électricité est arrivée. Pour augmenter la puissance du groupe, Jean le couple avec un « Wind chargeur » (petite éolienne) installée sur le toit en terrasse de la maison..

En 1937, la récolte a été bonne et après les moissons, la petite famille part en France pour les vacances. Le voyage est un vrai cauchemar. Par économie Jean et Thérèse voyagent dans la cale. Une terrible tempête secoue le bateau dans tous les sens. Tous les passagers sont malades, et la traversée dure 36 heures au lieu de 24, car pour échapper au mauvais temps, le navire s'est dérouter vers les côtes espagnoles. Ce sont des passagers hagards, sales et fatigués qui débarquent à Marseille. Jean et Thérèse sont heureux de trouver gîte, couvert et douche chez les cousins. Le reste du voyage en train, sera plus calme mais un peu long pour André qui n'a pas trois ans. Les parents Lesprillier sont ravis de faire la connaissance de leur petit-fils qui, très sage et souriant, fait la conquête de tous.



1937 La Haye:

Suzanne Lainé, Georges et Clairette Gautier-Lafond, Roger et Bernard Lainé avec André Thérèse et devant, André et Louise Lesprillier (la mère de Thérèse)

Cette année-là, à Paris, se tient l'exposition internationale « Arts et techniques dans la vie moderne ». Elle veut démontrer que le beau et l'utile sont indissociables. C'est un véritable concours architectural. Les états montent des pavillons plus grandioses les uns que les autres. Ainsi, de part et d'autre du Pont d'Iéna, encadrant la Tour Eiffel, se dressent le pavillon de l'URSS avec sa colossale sculpture de « l'Ouvrier et la kolkhozienne » brandissant la faucille et le marteau, et le pavillon de l'Allemagne hitlérienne surmonté de l'aigle nazi.



A gauche le pavillon de l'URSS, à droite le pavillon de l'Allemagne nazie.



Paris 1937 : Exposition internationale

Le monde entier se presse à Paris, entre la Place de la Concorde, les bords de la Seine, le Champs de Mars et les jardins du Trocadéro ou le Palais de Chaillot, construit pour l'occasion, remplace l'ancien Palais du Trocadéro. Jean et Thérèse sont ravis de pouvoir assister à cet événement exceptionnel. Comme tous les gens de leur génération, le progrès et la technique sont, pour eux, synonymes de bonheur et de vie plus facile. Avec les cousins de Thérèse, ils passent une journée merveilleuse à Paris, ne sachant où donner des yeux, n'ayant plus de superlatifs pour décrire toutes ces architectures révolutionnaires et ces nouvelles techniques prometteuses de paix pour les hommes. A bord du petit train de l'exposition, ils découvrent toutes les merveilles de ce monde de demain.

Les Arts les intéressent moins. Ils auraient portant, pu admirer « Guernica », peint par Picasso pour le pavillon espagnol ou la « Fée électricité » peint par Raoul Dufy pour le « Palais de la Lumière ». Electricité, aéronautique, matériel ferroviaire ou architecture avant-gardiste. Il y en a pour tous les goûts. Avec ses trente millions de visiteurs, ses 44 nations invitées et ses 300 pavillons, Paris est le centre du monde. Jean et Thérèse pourront dire « nous y étions », même si, en une longue et fatigante journée, ils n'ont vu qu'une infime partie de l'exposition.



Paris 1937 : « La fée électricité » peinte par Raoul Dufy



Paris 1937 : « Guernica » de Pablo Picasso

A la fin de l'été, avant de quitter La Haye, Jean et Thérèse proposent à Jeannine, jeune nièce de Thérèse, âgée de 13 ans, de venir passer une année avec eux en Tunisie ? Jeannine est douce, calme, gentille et très timide. André l'a tout de suite adoptée et elle adore s'occuper de lui. Ses parents étant d'accord, elle accepte et échappe ainsi à la triste vie de « petite bonne » qui, dès 12 ans, était le sort des fillettes de son âge et de son milieu. Jean, Thérèse et Jeannine rentrent en Tunisie en passant par le Lot bien sûr.



Rocquécave 1937: Ephrem (frère de Gabriel), sa femme Philippine, André, Jeannine et Thérèse devant la maison familiale du Lot



Jeannine découvre la Tunisie et le couscous

Sur la photo de droite : Thérèse, Mr Faugeur (un voisin), Joseph, et au premier plan, Maurice et Jeannine.

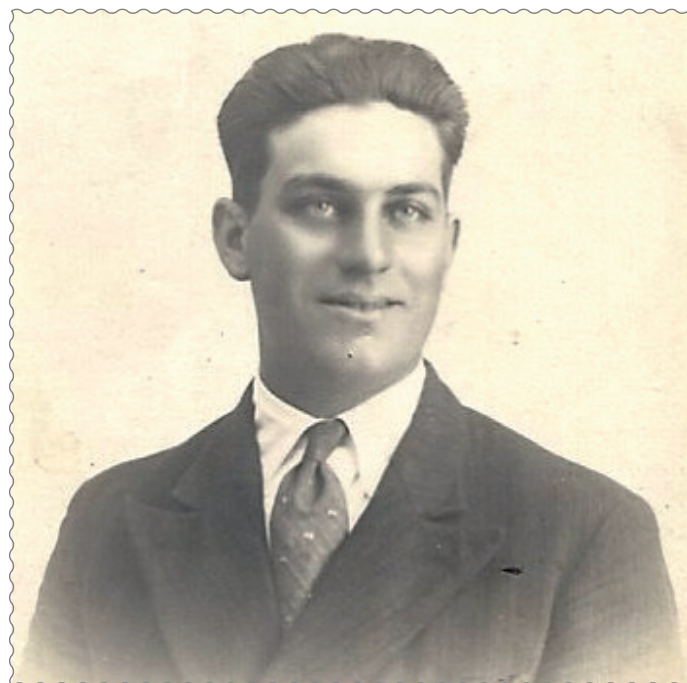
Le 12 mai 1938 Lucette naît aux Frênes. Une fille !!! La première fille dans la troisième génération Bach. Jean est fou de joie. Il a trente ans quelques jours après et il se sent comblé.

En septembre 1938, un nouveau mariage se prépare à Battria. Joseph épouse Yvonne Ouivet, la fille des voisins d'Ernest et Marie Lafond. Jean est heureux du bonheur de son frère. Il a toujours été proche de lui. Ils ont partagé leurs jeux dans leur petite enfance, ils ont supporté, ensemble, la pension, loin de leur famille, ils ont découvert ensemble les joies et les fatigues du métier de colon, enfin, côte à côte, ils ont appris la vie sous toutes ses formes. Aujourd'hui, Joseph quitte Battria, il s'éloigne de quelques Km mais il trouve l'amour.



Septembre 1938 : Mariage de Joseph et Yvonne

*A gauche des mariés : Maurice et devant lui, Jeannine.
La dernière demoiselle d'honneur au fond, c'est Clairette Gautier-Lafond*



Jean 1938



1940 : La plage à Bou-Ficha

Le spectre de la guerre plane à nouveau sur l'Europe. Comme tous les français, Jean est inquiet, d'autant plus que, juste après la naissance de Robert, le 22 juillet 1939, il reçoit un ordre de mobilisation. Il sait qu'avec trois enfants, il échappera à la guerre, mais en attendant, la mort dans l'âme, il abandonne Thérèse et les enfants, et se rend sur son lieu de mobilisation.

Sur son livret militaire on lit : « Rappelé par ordre d'Appel (tension politique) le 29 août 1939, arrivé le même jour pour affectation au dépôt de Cavalerie d'Afrique. » Il retrouve sans grand plaisir le vie militaire, et avec beaucoup de plaisirs les chevaux et les amitiés viriles. C'est là qu'il rencontre son grand ami, Louis Polge, fonctionnaire dans le civil, et lui aussi père de trois enfants. Le 26 novembre 1939 il est « renvoyé dans ses foyers étant père de trois enfants vivants. » dit son livret militaire. Louis Polge, Loulou comme l'appelait familièrement Jean, est démobilisé également. Il vit à Tunis et les deux familles se voient souvent. Quelques années plus tard, Louis Polge est nommé au Consulat de France à Zaghouan, le « Contrôle Civil » et les deux copains, peuvent se voir encore plus souvent.



1940 : Famille Polge

Jeannine, Mme Polge, Jeannot, Claude, Robert dans les bras de Mr Polge et André



1939 : André, Lucette et Bernard aux Frênes



1939, sous l'olivier : Robert, André et Lucette



1939 : Jean et Thérèse avec Lucette, André et Robert



1939 : Familles Bach, Lafond et Gautier-Lafond

Thérèse, Jeannine avec Robert dans ses bras, Ernest Lafond, Georges Gautier-Lafond et Clairette sa femme, Marie Lafond et ses parents. Les enfants : Lucette, André, Josiane et Guy



1939, sous l'olivier

*Mme Falco (Une amie), Jeanne, Jeannine, Thérèse avec Robert dans les bras, Jean et Bernard.
Devant : Lucette et André*



Mariage de Maurice et Marcelle (27 décembre 1941)

*Photo de groupe : Lucette s'appuie sur le genou de Maurice.
Derrière la mariée on reconnaît Jean, Jeannine, Gabriel et à droite Thérèse*

La guerre en Tunisie